

da le vieillard, puis l'acte, qu'il avait repoussé d'un picd dédaigneux.

—Prenez garde à ce que vous faites, monsieur, dit-elle d'une voix tremblante ; votre état a des privilèges, et j'aime à croire que vous n'avez point conscience de ce que vous venez de faire. Mais veuillez réfléchir.

—J'ai réfléchi, dit le marquis, et je refuse. Tant qu'il n'a été question que de mon bonheur, j'ai pu céder ; mais Jeanne, madame, est plus que moi-même, c'est la seule part de ma vie que vous n'avez point flétrie. Ce mariage ne se fera point contre sa volonté.

—Je ferai ce mariage malgré vous ! s'écria Mme de Solange.

—Je vous en défie, madame, reprit vivement le vieillard. Mon titre de père me donne une autorité que je maintiendrai. Rien ici ne peut avoir lieu sans mon consentement ; je suis le maître, le maître, entendez-vous ! Ah ! parce que ma tête s'est affaiblie dans l'isolement que vous m'avez fait, parce que je vous ai laissé longtemps me fouler aux pieds, vous croyez peut-être que j'ai oublié mes droits ! mais pour me garder soumis il ne fallait pas toucher à cette enfant. Elle est venue pleurer dans mes bras en parlant de mort, de couvent, et ses pleurs m'ont rendu la force ! Jusqu'ici j'ai souffert à l'écart et en silence ; j'ai mieux aimé la douleur que le combat ; mais le courage que je n'ai pas eu pour moi, je l'aurai pour elle. Sur le salut de votre âme, ne touchez point à Jeanne, car je suis son soutien, son tuteur, et je saurai la défendre.

En parlant ainsi, il serrait la jeune fille contre sa poitrine, tout tremblant d'émotion. Ses cheveux blancs semblaient s'agiter sur son front élargi. Sa taille s'était redressée ; on eût dit qu'une force surhumaine était descendue dans ce corps brisé et qu'une âme longtemps cachée venait d'y faire une subite explosion.

Mme de Solange était immobile et muette. Cette révolte inattendue d'un homme si longtemps soumis à ses volontés était pour elle comme une sorte de prodige dont elle fut un instant comme intimidée ; mais elle revint vite de sa stupeur, et rougissant de sa faiblesse :

—A la bonne heure, dit-elle d'un accent implacable et les yeux étincelants ; c'est une lutte entre nous que vous appelez ? Je l'accepte. Jusqu'à présent j'avais cru pouvoir ménager un vieillard en enfance ; j'avais laissé par honte à un fantôme l'apparence du chef de la famille ; mais il devient rebelle et dangereux : je saurai lui arracher cette apparence de droit dont il veut abuser ! Vous vous dites le tuteur de cette enfant, monsieur ? Dans quelques jours vous en aurez un vous-même !

—Ah ! madame, s'écria Jeanne en s'élançant les mains jointes vers la marquise.

Celle-ci le repoussa.

—Laissez-moi, dit-elle, vous avez voulu la lutte, vous l'aurez ! Que cet esprit si prompt à proclamer vos droits tâche de les défendre. Nous verrons comment il soutiendra l'humiliant examen de ses juges. Je ne vous demande plus votre signature, monsieur, je n'en aurai plus besoin dans quelques jours ; un contrat se passe de la signature d'un interdit.

A mesure que Mme de Solange parlait, l'exaltation du vieillard semblait s'évanouir ; le feu de ses regards s'était éteint, son front avait pâli, ses bras étaient retombés immobiles ; on eût dit que cette âme, poussée un instant hors d'elle-même, reconnaissait la voix de son maître et rentrait insensiblement dans sa craintive obéissance. Mais, au dernier mot prononcé par la marquise, il poussa une exclamation d'épouvante.

—Interdit ! balbutia-t-il, moi ! Je ne veux pas de juges ! Moi, répondre comme un criminel ! Non, non ! Je ne me défendrai pas ! Vous ne ferez pas cela... par honneur... pitié... interdit ! ... J'aime mieux mourir, madame, laissez-moi mourir !

Des larmes étouffèrent sa voix ; il chercha son fauteuil à tâtons et en chancelant.

—Mon père ! ô mon père ! s'écria Jeanne en le recevant à demi dans ses bras.

—Pas interdit ! pas de juges ! balbutia le vieillard.

Et il s'évanouit.

[A CONTINUER.]

LA NAPOLEONNE.

France, le vaisseau part ! A Sainte-Hélène, ô France,

Dieu conduise son pavillon !

L'aigle est sorti des fers : ce vaisseau qui s'élançait,

Il va chercher Napoléon.

Son bras pendant quinze ans fit signe à la victoire :

Viens, disait-il ; elle accourait.

Si jamais le vieillard oubliait son histoire,

L'enfant la lui raconterait

Sa gloire emplit le monde et n'a plus où s'étendre :

C'est le soleil qui luit pour tous ;

Au monde elle appartient : allons chercher sa cendre ;

Sa cendre n'appartient qu'à nous !

France, le vaisseau marche, il avance, il avance,

Et le ciel sur son pavillon

Fait rayonner d'espoir les trois couleurs de France

Qui vont chercher Napoléon.

Va donc, royal enfant d'une libre patrie,

Cette palme, va l'arracher.

Aux vents qui l'ont battue et ne l'ont pas flétrie,